

Traverses / Journal d'une recherche théâtrale.

La Syrie est secouée depuis 2011 par des événements tragiques dont les ondes de chocs dépassent très largement ses frontières, soulèvement et répression, destructions et ruines, enjeux géopolitiques et géostratégiques mondiaux. Ces événements me traversent intimement et se sont imposés dans mon travail artistique.

Septembre 2015 :

Je travaille à ma prochaine création : « Chroniques d'une révolution orpheline », autour des débuts de la Révolution syrienne. Ce projet est basé sur trois textes de Mohammad Al Attar, amplifié par un travail de recherches documentaires et biographiques entrecroisées au plateau. J'ai structuré le spectacle en 3 actes : le soulèvement, la répression et la guerre civile. Je suis à Beyrouth pour être au plus près de la Syrie, et tenter de comprendre mieux qu'à distance. Alors que mon projet se dessine, le 4ème acte se déroule en direct : L'exode.

Sur mon écran d'ordinateur, dans la chaleur étouffante, dans les bruits et la pollution, je regarde les images du flot incessant de réfugiés accoster en Grèce et faire route vers l'Europe. Des files interminables de marcheurs se dirigent collectivement vers le nord de la Grèce pour tenter de rejoindre l'Allemagne. Des groupes se forment, des solidarités s'esquissent, des soutiens s'organisent. Je suis traversée par des sentiments très contradictoires. J'ai la même impression que 25 ans plus tôt, après mon retour de Berlin-Est, quand je regardais à la télévision la chute du mur, de prendre l'Histoire à rebours. Une fois de plus, je ne suis pas au bon endroit au bon moment, je suis absente du théâtre des événements, qui me bouleversent pourtant.

Juin 2016 :

Catherine Boskowitz et moi traversons l'Europe vers la Grèce, comme on traverse l'Histoire, via les villes que l'on connaît des livres de classe, lieux de batailles, de sièges et de frontières mouvantes : Milan, Trieste, Zagreb, Sarajevo, Pristina, Skopje, Thessalonique. Nous allons à la rencontre des réfugiés, comme des Grecs qui les aident. Nous rencontrons beaucoup de tristesse et de dénuement, mais aussi une réelle solidarité humaine.

Je suis frappée par la nécessité à laquelle les réfugiés syriens font face : remettre tout en question de ce qui les avait définis auparavant pour se réinventer, alors même que les groupes se raidissent autour de marqueurs identitaires rigides. Ceux que je rencontre me semblent écartelés entre des impératifs personnels (« **Qui suis-je ? Qu'est-ce que je vais faire ici ?** ») et des injonctions collectives, celles de rester fidèles aux groupes d'origines (« **Nous, nous ne sommes pas comme ça.** ») comme celles des sociétés d'accueil (« **Pour d'intégrer il faut faire comme nous.** »). Le parcours de certains, découvrant une liberté individuelle toute nouvelle, me rappellent les cours d'histoire, quand on nous enseignait que la 1^{ère} Guerre Mondiale avait été l'occasion, au-delà du massacre à grande échelle, d'une mutation civilisationnelle. J'y vois un parallèle. Au-delà du désastre, ce qui se passe en Syrie peut aussi receler pour les individus comme pour les groupes un moment d'émancipation très fort.

Cet exil forcé peut-il être le levier d'une d'émancipation ? Peut-il amener ces réfugiés syriens à porter un regard différent sur leur existence ? Sur leur vie, leurs souhaits et projets ? Ont-ils

l'impression d'avoir changé ? Ont-ils encore l'impression d'appartenir à la société syrienne ? Comment se construit une diaspora ?

Le projet TRAVERSESES germe dans ma tête. J'entame une recherche documentaire auprès de réfugiés syriens. Au-delà de la rencontre et de la collecte de ce matériau théâtral, la question prend forme : comment l'agencer ? C'est la première fois que je me lance dans une création sans texte. J'ai réalisé des collages, montages de textes, croisant au plateau propos philosophiques, réflexions de sociologues et paroles citoyennes. Mais là j'ai bien conscience de mettre à l'ouvrage une autre écriture que le découpage ingénieux d'une dramaturge. Il va falloir être dehors et dedans en même temps. Je ne peux pas documenter cette réalité sans faire état de ma recherche à moi, formelle, mais aussi intime.

Septembre 2018

Je séjourne deux mois au Liban, grâce à une Bourse de l'Institut Français. Avec Elie Youssef, acteur syrien né au Liban, qui vit à Beyrouth avec les mêmes difficultés que les réfugiés syriens, nous allons à leur rencontre, dans des contextes divers. Je réalise des entretiens selon un protocole esthétique précis : j'enregistre la voix d'une part et je filme uniquement les mains, sans le son. Ce choix permet de garantir l'anonymat des personnes interviewées et de produire du matériau visuel et scénique.

13 septembre 2018

Première interview. Avec un jeune auteur et metteur en scène syrien. Il commence par une mise en garde : Tout ce qui va être dit est bien réel, bien que je veuille en faire spectacle. Il me rappelle : « Toi tu es loin de nous, de notre réalité, mais ce ne sont pas des histoires, ce sont nos existences. »

Il raconte avec intelligence les situations terribles qu'il a traversées, la rapidité avec laquelle il a pris des décisions irrévocables et lourdes de conséquences. Il parle de la combativité et du désespoir, de la façon dont son existence a changé, et dont son regard sur l'existence a changé. Il a une connaissance solide de l'histoire de la région, et une réflexion profonde sur l'état socio-politique du monde arabe, sur ses complexités communautaires. Et beaucoup d'humour. C'est rare.

C'est le premier moment où je suis convaincue de la nécessité de ce projet, de ces paroles, et de ma présence à Beyrouth. Le temps n'a plus d'importance : ce qui importe c'est de récolter cette parole, d'offrir cet espace de réflexion et de formulation. Puis il faudra trouver la forme adéquate pour partager ces trajectoires.

Je suis sidéré par le gouffre entre mon hypothèse de travail (les réfugiés sont confrontés à une nécessaire mobilité de leur identité individuelle, il s'agit peut-être d'un moment d'émancipation) et la réalité des réfugiés syriens au Liban. La plupart des syriens que je rencontre ici sont dans une impasse. Certains attendent leur réinstallation dans un pays européen (dans le cadre des programmes de l'UNHCR). D'autres craignent un retour forcé. La plupart ne peut l'envisager : il faut éviter à tout prix d'être enrôlé dans l'armée syrienne, ou de voir ses fils enrôlés. Ils n'ont pas d'avenir au Liban. Ils ne peuvent ni se projeter dans un futur dont ils seraient les acteurs, ni construire un devenir social ici, puisqu'ils n'accéderont pas au statut de résident. Dès que leur passeport syrien est expiré, ils basculent dans la clandestinité, à la merci des contrôles de police qui peuvent

les renvoyer en Syrie. Les années passent, la vie passe dans une précarité sans fin, dans une absence de possibilité de rêver, puis de construire un futur.

20 septembre 2018

Il y a quelque chose de très ambivalent pour moi dans le fait d'être ici à Beyrouth. Cette ville détruite par des années de guerre, puis de spéculation immobilière et de corruption, de construction sans aucun sens de l'urbanisme. C'est très ambivalent de venir chercher ici des traces de l'histoire syrienne. Tous les bâtiments rappellent la guerre et évoquent ceux que je ne verrai pas, à 90 km d'ici : Les villes syriennes détruites. La vie quotidienne pendant la guerre, tous ces petits arrangements que les gens ont dû faire pour continuer de vivre : détourner les tuyaux, récupérer l'eau, rétablir l'électricité, toutes ces stratégies pour réparer après un bombardement...

Dans les rues, mon œil est inmanquablement attiré par les traces, les cicatrices des combats, les impacts de tir en rafale sur une façade, les marches d'escalier rabotées par des éclats d'obus, les balcons rafistolés. Cet acharnement de l'œil à débusquer sur les immeubles les traces de la guerre et des stratégies de survie me rappelle mes premiers moments à Berlin bien-sûr. C'est la même obsession. Être le spectateur d'un monde qui disparaît, voilà peut-être ce qui m'intéresse plus. Non pas assister à la disparition mais plutôt scruter ce qu'il reste, ce qui s'acharne, ce qui demeure, ce qui résiste à l'effacement et à la disparition.

Beyrouth est pour moi une ville de substitution. Comme Berlin était une ville de substitution il y a des années. De l'autre côté de la frontière, c'est Damas. A Damas, à Alep, à Homs, je ne pourrai pas laisser aller mon regard à faire l'état des lieux des destructions, à traquer les traces de la guerre. C'est donc dans ces villes de substitution que je me sens le mieux, pouvant jouer des aller-venues, des détours, tant géographiques qu'identitaires.

25 octobre 2018

Pour clore cette résidence de recherche, nous présentons une courte performance à l'Institut français. Nous travaillons à partir d'extraits d'interviews, déconnectons le son (porteur de sens et matériau sonore) des images de mains (langage visuel, non verbal), tout en tentant de relier ces documents par le fil très intime de ma recherche. Ces pistes de travail posent des questions : Comment traiter le matériau documentaire ? Mettre en perspective ces différents médiums ? Faut-il fictionnaliser la narration intime, biographique qui est la mienne dans cette recherche ? Comment théâtraliser les moments de réflexions et de remise en question ?

Les retours sont précieux, tant sur le plan documentaire que formel. Les humanitaires sont heureux revenir à l'humain et d'entendre des trajectoires individuelles. Tous sont frappés par notre implication personnelle dans la recherche comme la restitution. Ce sont donc bien nos corps qui sont traversés par ces rencontres et par le fait d'en rendre compte.

Mai 2019

L'équipe est réunie pour la première fois et nous préparons une maquette pour le Festival Théâtre en mai : Elie Youssef et Philippe Journo au plateau, Morgane Paoli pour la dramaturgie, et le scénographe Jean-Christophe Lanquetin.

Ensemble, nous cherchons à faire dialoguer ce matériel collecté et notre présence. C'est une exploration géographique et sociologique. Nous questionnons l'écho de ces migrations dans nos biographies, nos parcours et pratiques théâtrales. Nous partons de nos souvenirs, de nos

récits familiaux pour aller vers ceux que nous avons interviewés : comment leurs récits nous traversent-ils, résonnent avec nos biographies ?

La multiplication des parcours évoque l'universalité de ces constructions identitaires complexes. On joue avec les langues et les discours, avec les modes de représentation. On croise différents matériaux (son, cartes, images). On juxtapose des fragments de récits, de discours objectifs, des éclairages historiques. Toutes ces trajectoires se déploient autour du bassin méditerranéen depuis le démantèlement de l'Empire Ottoman et la cartographie de cet espace est un élément central au plateau. Le travail de la cartographe Sabine Rhétoré est déterminant : la Méditerranée est la matrice de l'espace commun.

Nous partageons les questionnements de nos identités. Ce sont les questions auxquelles j'ai été confrontée dès l'enfance, sans la dimension tragique bien évidemment. Ces questions que l'entourage posait afin de circonscrire une appartenance : Tu préfères ton papa ou ta maman ? Tu parles arabe ou français ? Tu es chrétienne ou musulmane ? Tu veux vivre ici ou là-bas ? Ces questions évoquaient les marqueurs d'une identité collective dans laquelle je devais me reconnaître. Alors que la frontière entre « chez eux » et « chez nous » traversait la cuisine, que les ports francs se trouvaient sur la table familiale : houmous et choucroute pour tous. De fait, mon identité personnelle m'a toujours semblé composite, floue, bâtarde, mouvante, faite de barrières et d'exclusions. Tout le travail a été d'ajouter. De dépasser le sentiment d'être illégitime, comme celui de ne faire pas partie. Il m'a fallu reconnaître que ce composite me définissait. Ce processus était jalonné de batailles : se défaire des étiquettes, des assimilations, affirmer des particularités par rapport à chaque groupe. Ce sont aussi ces moments d'émancipation que le spectacle va mettre en regard avec les interviews.

Lors de la maquette à Dijon, le public ne s'y trompe pas, s'amuse de ces similitudes autant qu'il emprunte joyeusement les ponts que nous proposons.

20 octobre 2019

Nous sommes en résidence à Athènes. Nous réalisons des entretiens. C'est très important que Philippe et Morgane partagent cette expérience. Ils sont un peu dans le même état de choc émotionnel que moi, lorsque j'effectuais mes premières interviews. On échange beaucoup. Avant les entretiens, après. C'est bien d'avoir six yeux. Et autant d'oreilles et de bras pour accueillir les enfants qui se demandent ce que nous faisons à leurs parents. Morgane saisit la teneur des échanges malgré la barrière de la langue. Moi, comme d'habitude, confrontée à cet arabe syrien si familier, je comprends tout par intermittence. A certains moments je perds le fil du récit, à d'autre je me perds dans l'émotion de ce qui se dit. Mon appréhension linguistique est assujettie à ma perception émotionnelle.

Je réalise l'importance de cette étape. La Grèce est une sorte de mi-chemin géographique et culturel entre la Syrie et la France. C'est ce que je ressens mais c'est aussi ce que disent tous les Syriens que nous rencontrons. Leur situation est intermédiaire. Ils ne vivent pas dans la même impasse et dans le même désespoir qu'au Liban, ils disent mener une meilleure existence qu'en Turquie, mais ils manquent de soutiens comme de perspectives. Ils décrivent les difficultés de la Grèce, le chômage, les problèmes d'accès au soin, à la formation, même aux cours de langue. Ils disent : on ne veut pas rester ici, on veut aller en Europe. Pourtant ici c'est l'Europe.

C'est difficile de demander comment ils ont changé, quand ils ont payé de lourds tributs à la guerre. Chez ceux qui n'avaient rien, la douleur de la perte n'est pas la même. On sent cette conscience d'être du côté de ceux qui ne peuvent rien, juste espérer survivre, éviter à leurs enfants de voir ce qu'ils ont vu. Chez ceux qui ont pu et voulu imprimer leur marque sur le monde, la perte est immense. Abou Bakr possédait des vergers et des terres agricoles, il lisait Tolstoï et Victor Hugo, et a survécu à la torture et à la famine, il a perdu un enfant. Il garde de tout cela des séquelles importantes. Sa rage et son impuissance sont indescriptibles.

Sophia nous a rejoints. J'aime sa façon de poser incidemment les questions les plus fondamentales. Elle écoute Philippe raconter son enfance de juif tunisien dans la France des années 70, partager sa mosaïque culturelle à lui. Et puis elle fonce : « Et donc tu as choisi d'être comédien, c'est évidemment lié, non ? » Il élude. Je souris. Elle est tellement juste. C'est précisément ce qui m'intéresse et ce que Milo Rau laisse non formulé dans « Empire ». C'est là qu'il va falloir creuser. Combien nos constructions identitaires multiples nous ont demandé de « pas de côtés », mais qui pour moi sont des choix intimes très fort de « non-appartenance ». Et le théâtre c'est cela au début non ? C'est là que tu peux être Antigone pendant un moment et rentrer chez toi après. C'est l'endroit où tu n'as pas besoin de justifier pourquoi tu t'arroges la liberté de passer d'un groupe à l'autre ? Je crois que pour nous trois cela a été un gage de liberté fondamentale.

23 octobre 2019 :

Cette sortie de résidence à Athènes relève plus de l'installation que de la performance. Nous projetons d'abord une courte vidéo des ouvriers syriens à Beyrouth, accompagnés par ma voix. Puis suit une vidéo plus longue, de Jean Christophe Lanquetin, à partir des rushes des interviews. Se succèdent sur le mur de nombreuses images de mains, en un ballet muet, filmées à Athènes, à Dijon, à Beyrouth. Elles apparaissent et disparaissent, de manière finement composée. Le regard s'attache à un détail, à un mouvement, les pieds d'un petit enfant scandant les propos de son père, ou bien prend du recul pour considérer la mosaïque d'ensemble.

Dans une deuxième pièce nous diffusons des extraits sonores des interviews, donc en arabe. Les traductions sont disponibles en grec, affichées au mur, ou sur papier volants en français. La concentration des visiteurs est impressionnante. Puis nous rassemblons le public dans une troisième pièce, et partageons un journal de résidence. Nous lisons nos textes en français et en confions la lecture d'une traduction grecque à certains spectateurs. Le cercle de ceux qui parlent s'élargit, comme le partage de cette expérience.

25 octobre 2019

Dernière journée de travail à Athènes.

Nous réalisons encore quelques interviews auprès d'un groupe de jeunes activistes Syriens. Ils sont une quinzaine qui s'entraident, partagent des cours de langue, d'informatique, de pratique artistiques, des réflexions autour de l'agriculture et de l'autonomie alimentaire. Jean-Christophe filme les mains. L'enthousiasme de ces jeunes, leur vision d'avenir, leur force utopique nous réjouissent. Nous nous demandons comment revenir pour les filmer plus longtemps.

Nous imaginons la forme finale. Comment agencer les éléments pour déplacer le regard, l'attention. Il ne s'agit pas d'une expérience sociologique, ni d'un discours politique sensé provoquer empathie ou adhésion. Nous voulons construire un espace sensible et documenté, à la rencontre de l'imaginaire des spectateurs.

Quelle scénographie pour un tel parcours ? Jean-Christophe crayonne une première esquisse : les acteurs seront mobiles entre des podiums où sera installé le public, comme en archipel.

En archipel comme le démantèlement de l'Empire Ottoman, en archipel comme l'éparpillement de la diaspora syrienne, en archipel ce pourrait être le titre de cette recherche.

Leyla-Claire Rabih